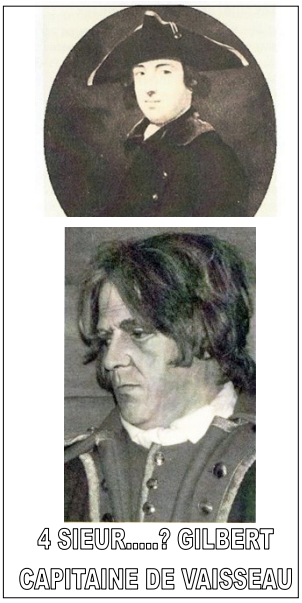
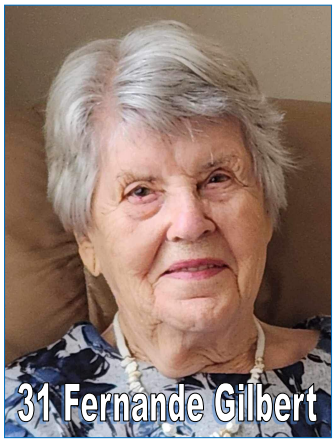
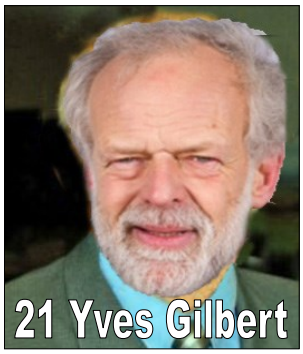
Le Gilbertin

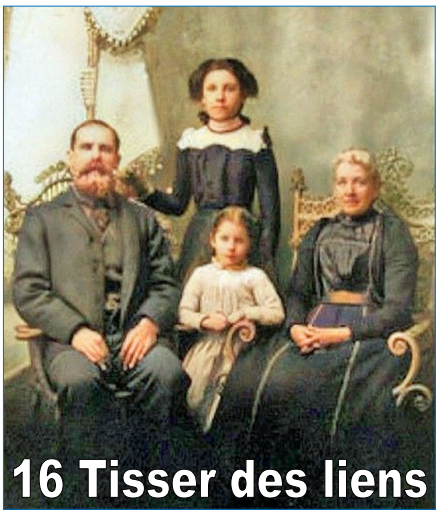
Bulletin publié par l'Association des familles Gilbert

Volume 11 numéro 1, avril 2024
21e publication

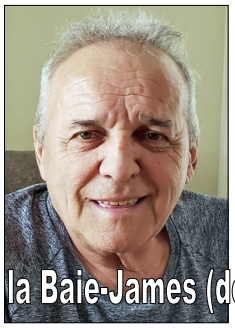


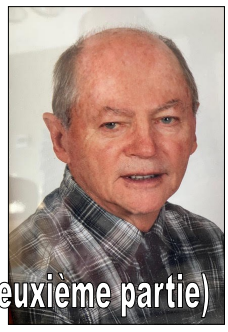






Espace Membre Junior





Association des familles Gilbert
20 Page Facebook

Association des familles Gilbert

L'Association des familles Gilbert est un organisme à but non lucratif, constitué en vertu de la Loi sur les compagnies. L'Association est membre de la Fédération des associations de familles du Québec.

Conseil d'administration

Jean-Claude Gilbert, président
Yves Gilbert, vice-président
Charlotte Gilbert Delisle, secrétaire
Michel Gilbert, trésorier
Léonce Gilbert, administrateur
Guy Gilbert, administrateur
Mélissa Gilbert, administratrice

Le Gilbertin

Le Gilbertin est le bulletin de liaison de l'Association des familles Gilbert. Il est publié deux fois l'an, au printemps et à l'automne, et distribué gratuitement aux membres par la poste.

L'Association des familles Gilbert se réserve le droit de corriger, au besoin, la qualité de la langue et l'exactitude de la syntaxe tout en respectant le style propre de l'auteur. L'Association communiquera avec l'auteur si elle apporte des corrections significatives, identifie qu'une partie du texte devrait être retirée, modifiée ou ne peut être publiée.

Le contenu de cette publication peut être reproduit avec mention de la source à la condition expresse d'avoir obtenu au préalable la permission de l'Association des familles Gilbert.

Les auteurs des articles conservent l'entière responsabilité du contenu de leur texte et de leurs opinions ainsi que des illustrations utilisées, et ce, à l'exonération complète de l'éditeur.

Production et diffusion

- Saisie de textes: Charlotte Gilbert Delisle
- Conception graphique et mise en page : Jean-Claude Gilbert
- Reproduction, assemblage et livraison : Groupe ETR

Prochaine parution : novembre 2024

Date de tombée pour la réception des articles : 30 septembre 2024

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

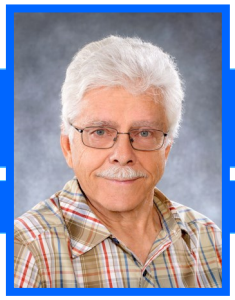
Association des familles Gilbert
122 Route Racette, C.P. 81
Saint-Augustin-de-Desmaures, QC, G3A 1V9
info@famillesgilbert.com

Sommaire

Vol. 11 No 1 / 21e publication

3 Mot du président
4 « Sieur Gilbert….? Capitaine de vaisseau »
12 À la mémoire de Gabrielle Gilbert 1933-2023
13 Majorique Gilbert, une partie de son histoire
14 Photo ancienne et historique de ma famille
15 Photos anciennes: retour dans le temps
16 Tisser des liens (suite)
20 Nouvelle page Facebook de l'association des familles Gilbert
21 Yves Gilbert… conférencier au pays des bleuets
22 Soirée des Fêtes
23 Caniapiscau à la Baie-James (deuxième partie)

24 Témoignage d'un premier collaborateur: Enfance à Caniapiscau
26 Témoignage d'un deuxième collaborateur: Une carrière de 34 ans… à la Baie-James
27 Témoignage d'un troisième collaborateur: Synthèse de mes derniers 50 ans
29 Merci aux membres bienfaiteurs
29 Espace membre junior: École secondaire Jean Gauthier
30 Espace membre junior: Championnat à Tampa Bay
31 Fernande Gilbert est centenaire
32 Assemblée générale annuelle



Mot du président

Jean-Claude Gilbert

Le vieillissement, une période pleine de possibilités!

Un jour, on a demandé à l'écrivain français Paul Léautaud : « Qu'est-ce que vous faites? » Il répondit : « Je m'amuse à vieillir. C'est une occupation de tous les instants! » Cette citation célèbre est le point de départ de l'argumentation de l'auteur sur le processus de vieillissement. Plutôt que de le considérer comme quelque chose de négatif ou redoutable, il démontre que le vieillissement ne signifie pas un temps vide et pénible à vivre, mais il doit être une période riche en activités.

La lecture de ce passage de l'écrivain Léautaud m'a rappelé un événement que j'ai vécu lors d'une rencontre de notre association de familles, il y a plusieurs années de cela, mais je ne l'ai jamais oublié. Lorsque j'ai demandé à un membre s'il voulait s'impliquer dans l'organisation d'une activité familiale, il m'a répondu : *« Je suis à la retraite et trop vieux pour prendre des responsabilités. De plus, je crains de ne pas être à la hauteur à cause de mon âge*. » Pourtant, son parcours tant professionnel que personnel était éloquent.

Malgré notre âge, nous pouvons demeurer actifs et créatifs, relever de nouveaux défis et réaliser des projets astucieux. Dans notre association de familles, nous avons des personnes d'une sagesse et d'une expérience considérable dont l'âge n'a pas diminué leur vitalité, leur enthousiasme et leur détermination à rester actif et engagé; voici quelques exemples parmi d'autres.

Nous avons des membres qui ont découvert une passion pour l'écriture lorsqu'ils ont pris leur retraite. Certains d'entre eux ont rédigé des articles exceptionnels sur leur parcours de vie ou sur la généalogie. Leurs textes ont été publiés dans notre bulletin de liaison « Le Gilbertin ». D'autres ont suivi des ateliers d'écriture et ils ont écrit un ou des livres sur leur histoire ou celle de leurs ancêtres qui ont été publiés par des maisons d'édition ou édités à compte d'auteur.

Nous avons également des membres retraités qui ont démontré leur désir de maintenir des liens forts entre nous en organisant des activités familiales et sociales. Ces rencontres ont eu beaucoup de succès au niveau de la participation des membres, du degré de satisfaction des participants et du renforcement des relations familiales.

Nous avons aussi des membres retraités qui sont demeurés actifs et engagés malgré leur âge qui ne diminue en rien leur vitalité et leur enthousiasme pour les activités que nous organisons en répondant toujours présents. Leur participation soutenue apporte une touche de sagesse et de bienveillance à chaque événement, car ils sont des piliers de notre organisation et ils nous offrent un sentiment de stabilité et de continuité.

Le phénomène du vieillissement est un processus qui commence dès notre naissance. On vieillit tous et c'est merveilleux, car tout au long de notre vie nous accumulons des connaissances, des compétences et une vaste expérience dans divers domaines. À la retraite, cette richesse peut être utilisée à bon escient pour celles et ceux qui veulent s'investir dans notre association de familles.

« SIEUR GILBERT . . . . . ? CAPITAINE DE VAISSEAU »

Un personnage fort intrigant révélé par un mémoire historique

Par : Jules Garneau, Pierre Raymond, Léonard Gilbert

Ce que ces trois historiens amateurs ont à raconter aux lecteurs de cette chronique relève de rares coïncidences et d'évènements historiques survenus au 18e siècle qui ont bouleversé le monde d'alors. Chaque lecteur sera en mesure de saisir les circonstances intéressantes de l'histoire véridique que nous avons à raconter. Les Acadiens, les Gaspésiens, les Autochtones Mi'gmaqs et Malécites, les Français et les Canadiens sont concernés.

Ayant fait l'acquisition de trois documents anciens, dont un mémoire faisant la description d'états de services maritimes élaborés, Pierre Raymond était sur la piste d'un « Sieur Gilbert », personnage ainsi identifié dans ces documents d'époque. Ce « Gilbert » dont les documents n'identifient pas le prénom est présenté comme un marin ayant fait la course à bord de navires en haute mer et en Canada et capitaine de vaisseau. Le document d'archives apprenait à Pierre Raymond que le mystérieux « Sieur Gilbert » avait participé à la bataille de Québec en 1759, et que Montcalm et Lévis lui avaient confié le commandement de 400 hommes. De plus, le « Sieur Gilbert » avait agi au printemps 1760 en qualité de second lieutenant à bord de la frégate LE MACHAULT, commandée par le capitaine François Chenard de la Giraudais, lors de la bataille de la Ristigouche, à la Baie des Chaleurs, en Gaspésie. Évènement reconnu comme le dernier combat naval entre la France et l'Angleterre en Canada, les Britanniques devenant alors les maîtres en Nouvelle-France.

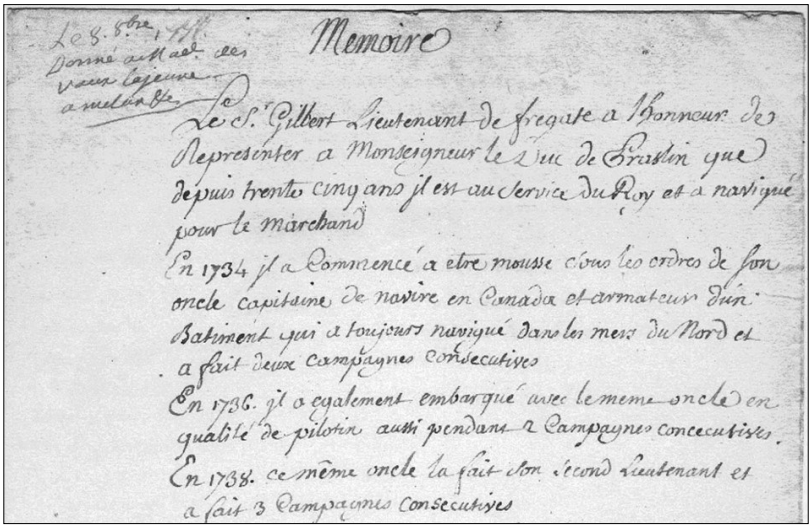
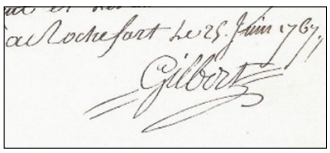

Memoire
Le S.r Gilbert Lieutenant de fregate a l'honneur de
Representer a Monseigneur le Duc de Praslin que
depuis trente cinq ans il est au service du Roy et a navigué
pour le marchand
En 1734 il a Commencé a etre mousse sous les ordres de son
oncle capitaine de navire en Canada et armateur dun
Batiment qui a toujours navigué dans les mers du Nord et
a fait deux campagnes consecutives
En 1736. il a egalement embarqué avec le meme oncle en
qualité de pilotin aussi pendant 2 Campagnes consecutives.
En 1738. ce même oncle la fait son second Lieutenant et
a fait 3 Campagnes Consecutives

Figure 1: Mémoire historique daté de 1771. Extrait partiel page **1**

Pierre Raymond avait retracé un livre publié en 2014 concernant un capitaine de vaisseau nommé Pierre Gilbert, ancêtre des Gilbert de Charlevoix qui avait épousé une fille de Petite-Rivière, dont les années de naissance et de décès étaient les mêmes que celles attribuées au Sieur Gilbert. Il contacte Jules Garneau, l'auteur du livre. Ce dernier est intrigué par l'information qu'il lui partage et une rencontre est convenue pour le 16 juin 2023. Toujours à l'affût de renseignements encore inconnus concernant la carrière de leur ancêtre, le capitaine Pierre Gilbert, Jules Garneau invite Léonard Gilbert à se joindre à la rencontre.

L'examen des documents et l'échange d'information au cours de cette première rencontre firent monter l'intérêt à un très haut niveau . . . . ! Le « SIEUR GILBERT » et Pierre Gilbert, tous les deux capitaines de vaisseau, nés la même année : 1724 et décédés la même année : 1771. La signature présente sur l'un des documents est particulièrement semblable. Le capitaine Pierre Gilbert et le « SIEUR GILBERT » ont participé à la guerre de 7 ans.


Rochefort Le 25 Juin 1767
Gilbert

Ils ont navigué sur le fleuve Saint-Laurent, les Antilles et l'Atlantique, les bancs de pêche à la morue de Terre-Neuve-et-Labrador et fait chacun un séjour dans les prisons britanniques après avoir été capturés par un corsaire anglais. De nombreux détails peuvent appuyer la thèse que ces deux capitaines de navires sont un seul et même individu. Il fallait donc en faire la preuve, hors de tout doute; vérifier, documenter la véracité des concordances. Tous trois concluent qu'il faut absolument identifier le prénom de ce « SIEUR GILBERT ».

À la recherche d'un prénom

Et l'enquête débuta . . . planifiée . . . ordonnée . . . toutes les possibilités de l'informatique mises à contribution, les ressources bibliothécaires, des heures de lecture, l'urgence de trouver le prénom de ce « SIEUR GILBERT » qui avait navigué dans les mêmes fleuves et les mêmes mers que le capitaine Pierre Gilbert et dont la signature était de calligraphie similaire.

Rapidement, le texte du mémoire et quelques vérifications historiques nous dirigent vers trois avenues de recherche :

- La venue en Nouvelle-France au printemps 1759 d'une flotte de navire sous le commandement de Jacques Kanon pour approvisionner la colonie ainsi que la bataille pour la Conquête de Québec;
- La participation d'un Sieur Gilbert dans certains évènements vécus par les Acadiens autour de la conquête par les troupes anglaises des colonies de la France en Amérique;
- La contribution d'un Sieur Gilbert à la bataille de la Ristigouche.

Avec l'espoir de découvrir les détails encore inconnus concernant l'identité du « SIEUR GILBERT », Jules Garneau a profité de sa visite dans sa belle-famille à Maria pendant la semaine du 16 juillet 2023 pour visiter de nouveau le lieu historique national de la bataille de la Ristigouche en 1760 à Pointe-à-la-Croix et faire connaissance avec Michel Goudreau de la Société historique Machault Inc. Pierre Raymond s'est rendu sur place également pour deux jours de visite les 25 et 26 juillet. En circulant sur le boulevard Interprovincial, ce fut l'occasion de revoir les sites de la bataille situés dans les chenaux et les culs-de-sac de la rivière Ristigouche à son embouchure dans la Baie-des-Chaleurs.

Au printemps 1760, à la demande de la marine royale, François Chenard de La Giraudais, capitaine du Machault et commandant de la flotte française est envoyé au secours de Montréal où le Gouverneur Vaudreuil s'est replié après la capitulation de Québec. Bloqué à l'embouchure du fleuve, le commandant de La Giraudais avait regroupé sa flotte de navires à l'abri dans la Baie des Chaleurs en attente de recevoir les ordres du Gouverneur. Il y affronta la flotte anglaise commandée par le capitaine John Byron.

Parmi les sites stratégiques choisis par le commandant de La Giraudais pour installer en défense des batteries de canons le long des rives de la rivière Ristigouche, il y avait celui de la Pointe-aux-Sauvages (aujourd'hui Campbellton), dotée de 3 canons de 4 livres (boulets). Le « SIEUR GILBERT » fut désigné commandant de cette batterie. Quelques tireurs d'élite en soutien aux canonniers étaient dissimulés tout près. (Voir sur la carte qui suit, la localisation des défenses mises en place et le portrait des opposants).

Informé de la présence de la flotte française par des habitants, le commandant de la flotte anglaise basée à Louisbourg organise son attaque forte de cinq navires de guerre. Le 22 juin, une bataille d'une durée de 17 jours s'engage dont l'issue, favorable à la flotte anglaise, survient le 8 juillet.

Aux premières loges de cette bataille, la batterie dirigée par Sieur Gilbert à l'entrée de la Baie résiste aux premiers assauts pendant deux jours, mais doit ensuite abandonner le terrain aux mains des Anglais. Il est blessé 5 fois au cours des combats, mais ses blessures ne sont pas mortelles. Plusieurs bateaux de la flotte française, dont Le Machault sont installés plus loin dans la Baie. Ils sont coulés ou brûlés au cours de la bataille en défense des troupes, marins et bateaux de marchandises réfugiés plus profondément dans la baie. Une fois que les navires de guerre de la flotte française furent anéantis, la flotte anglaise se retire à la mi-juillet.

Les Anglais ont profité de la bataille de la Ristigouche pour en ajouter encore sur le dos des Acadiens qui s'étaient réfugiés près du lieu-dit la Petite-Rochelle après la prise en 1758 des îles Saint-Pierre-et-Miquelon. Ils ont bombardé leur site et incendié leurs bâtisses et leurs maisons. Parmi ces Acadiens, il y avait deux majors de la milice acadienne, les frères Joseph et Charles Dugas, ancêtres des lignées Dugas de Maria et ailleurs en Gaspésie.

Au lendemain du départ de la flotte anglaise vers le 17 juillet, les ordres et les dépêches de M. De Vaudreuil destinées au Roi de France arrivent à la Baie-des-Chaleurs. De La Giraudais est chargé de conduire les paquets au premier port de France ou allié. Ce dernier rentre en France via l'Espagne à bord d'une goélette acadienne rebaptisé le Petit Machault commandé par le Sieur Gilbert. Il transporte les lettres de M. De Vaudreuil traitant notamment de la capitulation de Montréal et trente-six membres d'équipages. Leur bateau fait l'objet de poursuite en traversant le détroit de Belle-Isle.

Ces quelques lignes sur la « Bataille de la Ristigouche » sont un très court résumé de cet affrontement militaire naval et terrestre qui a été tragique dans la vie de certains de nos ancêtres. Ce fût la dernière bataille engagée entre la marine française et la marine anglaise lors de la Conquête de la Nouvelle-France.

John Byron, commandant des troupes anglaises

F.C. Giraudais, commandant des troupes françaises

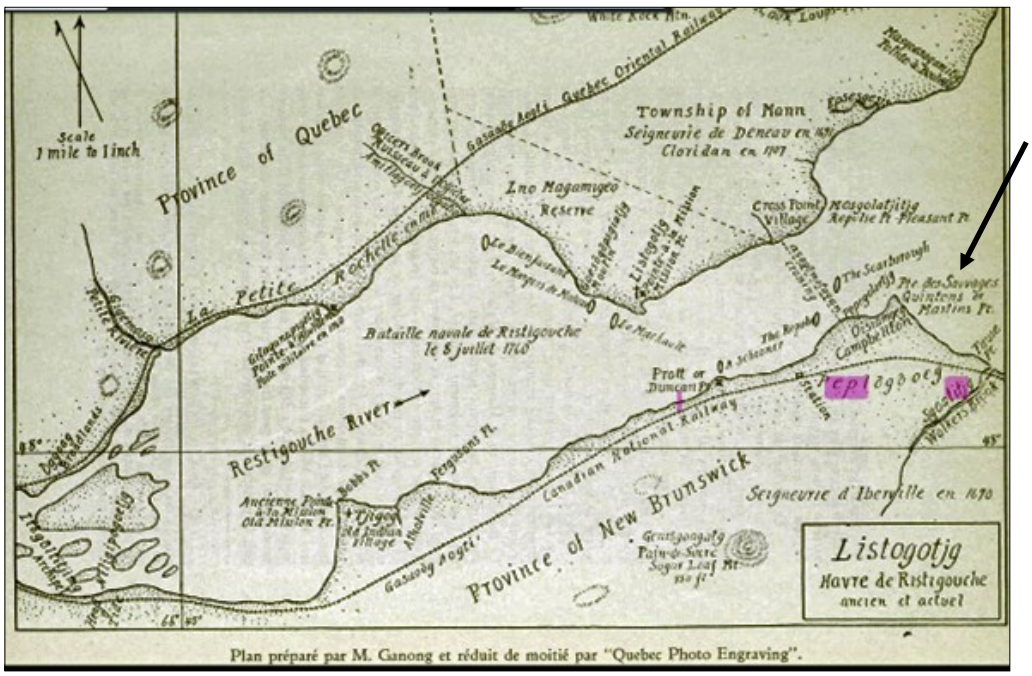


Figure 2 : Carte de la Baie des Chaleurs dans Études historiques et géographiques, R.P. Pacifique Page 137.

La documentation recueillie a permis de mieux comprendre les lieux concernés et le déroulement de la bataille. Nous avons pu confirmer qu'un « SIEUR GILBERT » a bien contribué à cet évènement. Mais nous n'avons pas pu identifier son prénom. La liste des noms des officiers et marins du Machault n'a jamais été retracée par les historiens œuvrant là-bas.

Les documents consultés autour de la Conquête de Québec et du déplacement des Acadiens des îles Saint-Pierre-et-Miquelon ont permis de confirmer la participation d'un Sieur Gilbert à certains des évènements évoqués dans les textes et d'identifier deux prénoms, Joseph et Charles, qui pourraient potentiellement être associés au « SIEUR GILBERT » et aux états de services mentionnés dans le mémoire à l'origine de notre démarche.

Si vous avez eu la patience et la curiosité de nous lire jusqu'à ce point, vous éprouverez peut-être les mêmes sentiments de satisfaction que nous, lorsque 3 mois plus tard Pierre Raymond a fait la découverte des détails de la vie d'un certain « SIEUR GILBERT », capitaine de vaisseau, sans aucune parenté et connaissance ou liaison avec notre ancêtre Pierre Gilbert de L'Isle-aux-Coudres et capitaine de vaisseau.

Depuis que nous l'avons retracé sur la liste des officiers (Lieutenant surnuméraire) composant l'équipage du navire Le Machault de Bordeaux venu approvisionner la colonie au printemps 1759, le prénom Charles est soupçonné d'être le prénom recherché. Des documents provenant à la fois de l'historien Robert Larin et de Bibliothèque et Archives Canada sont venus confirmer que **le prénom recherché est bien Charles**. Une documentation volumineuse qui précise et confirme l'histoire exposée dans le mémoire et les événements vécus par ce Gilbert né à Charlesbourg, mais dont la carrière maritime se déroule dans toutes les colonies françaises.

Voici un bref aperçu de la carrière du **« SIEUR CHARLES GILBERT »** puisqu'un exposé détaillé exigerait d'allonger passablement le texte.

Une histoire aux nombreux rebondissements

Qui est-il? Comment est-il devenu capitaine de vaisseau? Comment a-t-il obtenu ses brevets de lieutenant de frégate et capitaine de brûlot?

Charles Gilbert, alias « Sieur », est le fils de Thomas Gilbert, dit Saint-André et Marie-Marguerite Joubert, mariés le 27 octobre 1721 à l'église Notre-Dame de Québec.

Thomas Gilbert est l'un des 12 pionniers identifiés par le PRDH sous le patronyme Gilbert émigré en Nouvelle-France au début du 18^{e} siècle. Il est né en France vers 1683 et est décédé en Nouvelle-France en 1727 après 6 années de mariage et la naissance de 3 enfants : Marie Françoise 1723, Charles 1724 et Marie Angélique 1726 décédée en 1727.

Charles Gilbert, né à Charlesbourg le 24 novembre 1724, est devenu orphelin de père à l'âge de trois ans. Il s'est marié avec Marie-Marthe Filteau à l'église Notre-Dame de Québec le 14 septembre 1744. Charles Gilbert et Marie-Marthe Filteau ont eu 9 enfants entre 1746 et 1760 dont seulement 2 ont survécu : Marie Marguerite, née en 1748 et Charles (junior) né en1757.

Comment Charles Gilbert est-il devenu marin et capitaine de vaisseau ? C'est grâce à un oncle capitaine de navire et armateur en Canada, qui le prit à bord de son bateau en qualité de mousse. Initié par son oncle à tous les métiers pratiqués par les navigateurs, sa formation s'est étendue sur plus de dix années :

- 1734 : débute en qualité de mousse, pendant deux campagnes (voyages) sur les mers du nord. On peut supposer qu'il s'agit de pêche en haute-mer sur les bancs de morue de Terre-Neuve-et-Labrador;
- 1736 : embarqué de nouveau avec le même oncle en qualité de pilotin pendant deux campagnes (Pilotin : élève officier qui prépare son diplôme de la marine marchande sur un navire de commerce) ;

- 1738 : devient second lieutenant pour le même oncle pendant trois campagnes ;
- 1741 : devient premier lieutenant ;
- 1742 : capitaine en second ;
- 1744 : capitaine en second en Martinique ;
- 1749 : retour en Canada (Nouvelle-France). Navigue à son compte : devient propriétaire d'un navire.

Un propriétaire de navire est considéré dans la société des affaires comme un armateur. Charles Gilbert a bien réussi. Il a acquis son expérience avec son oncle. Il est donc un capitaine reconnu et les années écoulées en Martinique lui ont permis d'établir des relations d'affaires avec l'entourage du Roi de France.

Lors de son retour à Québec en 1749, Charles Gilbert s'installe dans une rue du quartier du port de Québec. Il devient propriétaire d'une maison sise sur la rue Saint-Nicolas qu'il a vendue en 1753. Il s'est ensuite installé sur la rue du Sault-au-Matelot.

C'est dans ce secteur que les armateurs, les pilotes, les administrateurs du port et tous les mariniers ont leurs domiciles. Charles Gilbert ne tarde pas à créer des liens avec les hauts niveaux du milieu des affaires, faire valoir ses capacités d'armateur intelligent et obtenir sa part des revenus. Il sait faire son lobbying comme nous disons de nos jours!

Les officiers de l'armée arrondissaient leurs fins de mois grâce à un arrêté de 1685 qui leur permettait de faire commerce et à cette fin former des sociétés commerciales. Le capitaine Gilbert fait connaissance avec Charles-François Tarieu de Lanaudière qui occupait une place importante dans la société civile et militaire de la ville de Québec. Ce dernier devint un négociant millionnaire au cours des années 1730 à 1760 en s'adonnant au commerce du vin, de la fourrure, des huiles et marchandises diverses. La chasse aux phoques et aux marsouins était aussi une partie importante des affaires de Charles-François Tarieu. Le 4 avril 1754, il s'associe avec son beau-frère Jean-François Gauthier dans l'exploitation du poste de la Baie-des-Châteaux, situé dans le détroit de Belle Isle, sur la côte du Labrador. Le 5 juillet 1754, Charles Gilbert conclut un marché avec Charles-François Tarieu pour la gérance du poste de la Baie-des-Châteaux pour une période de 2 ans avec une option de prolongation de 3 années. Dans ce marché était inclus l'utilisation de la goélette LA DILIGENTE.

Le roi Georges II d'Angleterre a déclaré la guerre à la France le 17 mai 1756. En retour, le roi de France Louis XV déclara la guerre à l'Angleterre le 9 juin 1756. La guerre de 7 ans débute ouvertement.

Mais la « *petite guerre* » avait débuté bien avant, spécialement en Amérique du Nord où les pirates et les corsaires Anglais et Français s'affrontaient. Les Acadiens payaient déjà le prix de cette première guerre mondiale qui se préparait. Les capitaines de navires marchands les plus habiles déviaient de leurs routes habituelles et changeaient de cap pour sauver leurs cargaisons; d'autres étaient capturés. Charles Gilbert, l'un de ces habiles capitaines, avait atteint la notoriété dans ce domaine.

Dès le début de la guerre des 7 ans, il est passé à la marine militaire dans laquelle il s'est distingué à la fois sur la terre et en mer. Ainsi, il devient l'un des officiers (lieutenant surnuméraire) sur Le Machault de Bordeaux. Jacques Kanon est le capitaine de cette frégate et le commandant en chef de la flotte de 17 navires venus de France pour approvisionner la Colonie en mai 1759 (vivres, munitions, soldats). L'attaque anglaise étant imminente, dès leur arrivée, l'approvisionnement est déposé en lieu sûr à Batiscan.

Au cours de l'été, durant le Siège de Québec, Charles Gilbert a servi sous les ordres de Messieurs de Montcalm et de Lévis autant pour l'approvisionnement de la troupe que pour la défense de la ville. À cinq reprises, il est passé sous le feu des batteries établies à terre par l'ennemi devant la ville pour aller chercher des vivres qui étaient déposés à 15 lieux au-dessus de Québec. Chargé de la batterie du Ravin défendant le Camp Général, il dirigea jusqu'à 400 hommes. Lors d'une attaque menée contre l'escadre anglaise et malgré son feu qui était très vif, il a brûlé 45 berges et ramené à Québec 5 canots anglais. Monsieur de Montcalm fut si satisfait de cette mission qu'il promit de lui faire obtenir le grade de « Capitaine de brûlot ». Toutefois, Montcalm est décédé au cours des combats qui suivirent.

Québec ayant capitulé en septembre 1759, le Marquis de Vaudreuil, gouverneur de la Colonie, lui ordonna en novembre de s'embarquer en qualité de premier lieutenant de Jacques Kanon sur la frégate Le Machault de Bordeaux pour tenter de ramener en France la frégate et les autres navires de la flotte française. Quatre bateaux ont été perdus lors du passage de nuit devant Québec désormais sous le contrôle des Anglais. Ils réussirent à sortir les bateaux du golfe Saint-Laurent et à se rendre au port de Brest avant la fin décembre.

Au printemps 1760, devenu lieutenant de frégate sur Le Machault, Charles Gilbert est de retour à l'entrée du Golfe où il a participé à la bataille de Ristigouche au cours de laquelle il a été blessé comme nous l'avons raconté plus tôt.

Revenu à Québec à la fin de la guerre, Charles Gilbert a refusé de passer au service des Britanniques qui lui proposaient ainsi de conserver tous ses biens. Il préféra demeurer au service du Roi de France et quitta le Canada après le 1er août 1760 pour émigrer à Rochefort, France. Ce n'est qu'en 1764 que sa famille a pu le rejoindre via Saint-Pierre-et-Miquelon.

Jusqu'à la signature du traité mettant fin à la guerre des 7 ans, les corsaires de la marine française et anglaise ont continué de s'affronter sur les eaux européennes. En 1762, Charles Gilbert, capitaine-corsaire du navire le Baillon de Larochelle (14 canons, 160 marins), fut arraisonné à l'île de Ré, près de Saint-Martin et la côte de Larochelle après un combat de 24 heures. Amené en Angleterre à titre de prisonnier, il s'évada après 6 semaines. En 1763, il devint capitaine de la corvette du roi La Marie.

Par le Traité de Paris signé le 10 février 1763, la France a cédé la Nouvelle-France à l'Angleterre, récupéré les îles Saint-Pierre-et-Miquelon et conservé les colonies des Antilles : la Guadeloupe, la Martinique, Saint-Domingue (Haïti) et l'île africaine de Gorée au large du Sénégal, centre lucratif du commerce des esclaves noirs.

La France dirigea alors ses efforts vers ses colonies des Antilles. Elle espérait augmenter leur peuplement par des offres aux acadiens et aux Canadiens émigrés en France et qui n'y étaient pas bienvenus. Le secrétaire d'État aux Affaires étrangères de la France, Étienne François Duc de Choiseul, croyait que ces émigrés seraient heureux de vivre dans les colonies françaises. Il fit appel à Charles Gilbert (en qui il avait confiance étant donné sa notoriété), assisté par les Sieurs Rocheblave et Perrault pour convaincre les Acadiens et effectuer le transport des familles intéressées à partir de Saint-Pierre-et-Miquelon vers la Guyane.

Pour cette mission qui devait durer 3 années, le capitaine Charles Gilbert reçut le commandement de la corvette La Nourrice dès le début de l'année 1764. Son premier départ de Rochefort eut lieu le 23 mars 1764 avec des familles canadiennes, quelques familles françaises et des enfants acadiens qui se rendaient rejoindre leurs

parents à Saint-Pierre-et-Miquelon. L'émigration des Acadiens avait causé un surplus de population, source de malaises à Saint-Pierre-et-Miquelon. Malgré les offres intéressantes faites aux colons pour les encourager à migrer vers Cayenne en Guyane, le projet de Choiseul fut un échec et la mission est abandonnée dès l'année 1765.

En plus de prendre le commandement de La Nourrice pour l'exécution de cette mission, le Roi lui céda le navire Le Neptune « en toute propriété » pour une valeur estimée à 7000 livres. Le Neptune a été perdu par naufrage lors d'une traversée entre Rochefort et Saint-Pierre-et-Miquelon en 1764. Charles Gilbert réclama un dédommagement de 7000 livres, conformément à son contrat.

En septembre 1764, Charles Gilbert fit un autre transport pour une centaine de personnes incluant des Canadiens, entre Saint-Pierre-et-Miquelon vers Cayenne où ils sont arrivés le 18 octobre. Sa famille, qui avait enfin pu le rejoindre aux îles Saint-Pierre-et-Miquelon, l'accompagnait lors de ce voyage. Ils sont demeurés 56 jours à Cayenne. Sa femme est décédée pendant ce séjour, victime d'une épidémie due aux conditions de vie difficiles. Charles Gilbert revint avec les enfants à Rochefort, France, où il avait émigré en 1760.

Le 7 avril 1765, le Duc de Choiseul lui remit le brevet de classe LIEUTENANT DE FRÉGATE et le lendemain, 8 avril, la somme de 12 000 livres pour le dédommager de la perte de son navire Le Neptune. Gilbert était alors âgé de 40 ans.

Charles Gilbert avait développé des relations d'affaires importantes dans les hautes sphères de l'administration publique française. Il en reçut des bénéfices importants à la fois avec la marine royale et la marine marchande. Au cours de la décennie 1760-1770, le commerce colonial prit un essor fulgurant, rendant heureux les armateurs et les marchands français. Il en profita pour faire l'achat d'un navire en 1768, Le Jean-Baptiste. Il avait des contrats signés avec le Duc de Praslin pour des campagnes (voyages) à partir du port de Bordeaux pour livraison en Martinique et à Saint-Domingue. Les affaires allaient tellement bien, qu'il avait acquis un second navire dont on ne connait pas le nom.

Ce fut ainsi au cours des années qui suivirent. Charles Gilbert naviguait à contrat pour le compte du Roi de France. Ses services étant régulièrement requis pour des campagnes comme on le disait dans le temps, entre la France et ses colonies : Martinique, Guadeloupe, Guyane, Saint-Domingue, Saint-Pierre-et-Miquelon, plus divers ports français. Ainsi, en juillet 1765, il repart une fois de plus avec La Nourrice pour conduire en Guyane Ferdinand-Alexandre, Baron de Besner, enquêteur spécial en mission sur demande du Duc de Choiseul. En 1766, il est chargé de conduire à Saint-Domingue avec la flûte L'Éléphant 500 hommes de la légion et de ramener en France 400 hommes de troupes avec les officiers. En 1769-1770 c'est la flûte du Roi le Parham dont le commandement lui est confié.

Toutefois, la promesse de Montcalm pour les services rendus lors du siège de Québec n'avait pas encore été tenue par la France. Il avait promis de lui obtenir le brevet de Capitaine de brûlot. En plus, Charles Gilbert disait avoir perdu 150 000 livres en biens en demeurant au service du Roi de France au lieu d'accepter les offres des généraux anglais et demeurer au Canada. Au même titre que tous les autres français retournés en France après la fin de la guerre, il en réclamait le remboursement.

Une note de service du département des colonies adressée au Duc de Choiseul le 5 avril 1766 lui rappelle la promesse faite

l'année dernière au « Sieur Gilbert, lieutenant de frégate » de lui accorder la « commission de capitaine de brûlot » en récompense de la dernière campagne pour le transport d'officiers et soldats et de marchandises diverses à la Martinique et à la Guadeloupe sans oublier les services rendus lors de son séjour à Cayenne et à Québec.

En soutien à cette demande, Pierre Rigaud, Marquis de Vaudreuil, ex-gouverneur de la Nouvelle-France en Canada (demeurant à Paris depuis son retour en France à la fin de la guerre), émit deux certificats de compétence en faveur de Charles Gilbert référant aux services rendus en 1758 et 1759 à Québec et pour s'être distingué lors de la bataille de la Ristigouche à la Baie-des-Chaleurs en 1760*. « En foi de quoi nous avons signé les présents certificats et fait apposer le sceau de nos armes. À Paris, le 10 septembre 1766. » Vaudreuil*

Ces demandes ne peuvent être accueillies sans l'accord du Roi. Un mémoire doit être préparé pour obtenir son accord.

Charles Gilbert est de retour à Rochefort en juillet 1770. À la fin du mois, il informe le Duc de Praslin que l'île de Saint-Domingue a été dévastée en partie par un tremblement de terre le jour de la Pentecôte. Laissant sur place deux navires dont il est propriétaire, il a quitté Saint-Domingue le 17 juin pour revenir à Bordeaux avec le navire du Roi Le Parham dont il est le capitaine et commandant. Lui indiquant son intention de retourner à Saint-Domingue, il demande au Duc de Praslin de lui faire connaître ses ordres.

Selon l'historien R. Laurin, Charles Gilbert est décédé en 1771 à Port-au-Prince, en Haïti.

Le mémoire à l'origine de notre enquête est adressé au Duc de Praslin pour l'attribution du brevet de « Capitaine de brûlot ». Faisant la description détaillée de ses états de services, le document a probablement été préparé en appui de la soumission de cette demande par Monseigneur de Boynes, ministre de la Marine, auprès de Monseigneur le Maréchal Charles de Rohan, Prince de Soubise. Les annotations qu'on y retrouve confirment que la décision lui a été favorable, mais qu'elle n'a pu lui être communiquée avant son décès.

Il est probable qu'il y a en France des descendants de Charles Gilbert. Sa fille Marguerite s'est mariée à l'église Saint-Louis de Rochefort le 20 août 1766 avec Joseph Corbin (1741-1793) magasinier à Bordeaux. Son fils Charles vivait aussi à Rochefort.

Ainsi se termine l'histoire de vie **d'un Gilbert né à Charlesbourg, héros inconnu** ayant contribué activement aux activités militaires et économiques de la France au 18ième siècle.

Bibliographie :

Beattie, Judith et Pothier, Bernard, « La bataille de la Ristigouche, 1760 ». Parcs Canada. 1996

Deschênes, Gaston et Vaugeois, Denis, « Vivre la conquête » tome 2, p. 58 – 64, Septentrion, 2014.

Goudreau, Michel, « Histoire Ristigouche » La Grande Marée, 2023

Imbeault, Sophie, « Les Tarieu de Lanaudière », Septentrion, 2004

Larin, Robert, « Canadiens en Guyane, 1754 – 1805 », Septentrion, 2006.

Bibliothèque et Archives Canada, « Gilbert, Charles, lieutenant de frégate. État de ses services, en 1734 – 1749 – 1760 - - 1764, a servi sous les ordres de Montcalm ». MG2-C7, bobine microfilm F-780.

À la mémoire de Gabrielle Gilbert 1933-2023

Par Michel Gilbert

À la Maison Michel-Sarrazin, le 30 décembre 2023, à l'âge de 90 ans et 10 mois, est décédée, dame Gabrielle Gilbert-Moisan, épouse de feu monsieur Jean-Claude Moisan. Elle était la fille de feu monsieur Lauréat Gilbert et de feue dame Mary Ann Holland. Elle demeurait à St-Augustin-de-Desmaures.

Gabrielle était membre de notre Association depuis sa fondation en 2013. Ces dernières années, elle en était la doyenne. Présente à chaque année à l'Assemblée générale, elle participait aussi aux différentes sorties de notre association.

J'ai souvent rencontré Gabrielle qui était une fervente de généalogie et d'histoires de familles. Ayant une très bonne mémoire, elle me renseignait sur certains noms de générations précédentes. Elle avait écrit un article captivant sur l'histoire de ses parents parue dans le Gilbertin d'avril 2017 **(Volume 4, numéro 1, avril 2017).** Sa mère Mary-Ann Holland née à Liverpool Angleterre en 1901, orpheline de père, avait choisi avec 42 autres enfants d'immigrer au Canada au début de la guerre de 1914. En 2015 après avoir pris contact avec des petits-cousins, Gabrielle réalisera son rêve de visiter Liverpool le pays de sa mère. Son fils Michel avait aussi écrit un article *« Le parcours d'une vie bien remplie de notre mère Gabrielle Gilbert »* paru dans le Gilbertin d'avril 2018 **(Volume 5, numéro 1, avril 2018).**

Gabrielle était pour moi une amie. J'ai eu plusieurs contacts avec elle dans les derniers mois. Elle avait été admise en soins palliatifs à la Maison Michel-Sarrrazin au début de décembre dernier. Je lui ai parlé quelques jours avant son décès. Elle savait que la fin de sa vie approchait et elle me disait qu'elle était sereine, qu'elle avait eu une très belle vie, un très bon mari, de très bons enfants et sa descendance était nombreuse (16 petits-enfants, 11 arrière-petits-enfants).

Nos sincères condoléances aux enfants et aux familles Gilbert et Moisan.

Majorique Gilbert, une partie de son histoire

Par Gilles Gilbert

Majorique Gilbert était un des oncles de mon père, mais que je ne l'ai pas connu, car il est décédé en 1950 et moi, je suis né 2 ans plus tard en 1952. C'est à partir de recherches et de récits oraux de mon père que je vous raconte une partie de son histoire.

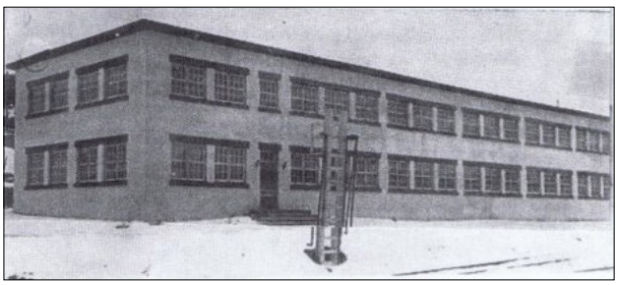
Majorique Gilbert est né à Beauceville, le 4 janvier 1880. Le 30 juin 1903, il épouse Célina Poulin qui était la sœur d'Anna Poulin, épouse de Léo Gilbert, ce qui en fait l'oncle de mon père du côté des Poulin.

Majorique Gilbert et Célina Poulin

Il était considéré comme le plus bel exemple de ce que peut être un véritable « Self made man ». Avant de s'intéresser à la chaussure, il a été tour à tour cultivateur, forgeron, commis, beurrier, commerçant de bois, etc. Il a travaillé dans une filature américaine et il est revenu à Beauceville en 1919. Il est entré à la manufacture de chaussures chez Jos Tanguay en 1925. Il a monté les échelons dans l'administration de l'entreprise pour devenir le seul propriétaire.

Au début, la manufacture a connu des périodes difficiles, mais elle est devenue une entreprise florissante. La manufacture de chaussures a employé jusqu'à 150 personnes et fabriquait 900 paires de chaussures par jour. La matière première provenait du Québec et de l'Ontario. Les produits étaient distribués sur les marchés de toutes les provinces du Canada et une partie était exportée en Jamaïque. Les chaussures ont gagné la faveur des usagers parce qu'elles étaient synonymes de confort et de qualité.

Papa m'a raconté qu'il avait fabriqué des bottines d'armée dans les années 30. Pour lui ces années ont été lucratives. Il a ouvert un magasin de chaussures à Sherbrooke et un à Beauceville. En 1946, la manufacture de chaussures a brûlé et il l'a rebâtie.



La manufacture de chaussures de Beauceville fondée en 1925 par Majorique Gilbert

Il a été vice-président de l'Association rurale des manufacturiers de chaussures, marguillier, conseiller municipal pendant 12 ans et maire pendant 2 mandats. Il a été un des instigateurs de la croix lumineuse à Beauceville.

Ses enfants ont travaillé aux magasins et à la manufacture à part les jumeaux Rita et Antoine. Rita est entrée chez les sœurs et Antoine est devenu prêtre.

Majorique Gilbert est décédé en 1950 à l'âge de 70 ans.

En écrivant dans ce bulletin de liaison « Le Gilbertin », j'espère trouver de sa descendance qui pourrait nous raconter plus de renseignements sur son histoire. C'était quelqu'un qui en menait large, un peu comme Edouard Lacroix. Je crois sincèrement qu'il y aurait beaucoup d'anecdotes à raconter avec tout ce qu'il a fait.

Merci à l'association des familles Gilbert via son bulletin de liaison « Le Gilbertin » de nous aider à retrouver nos racines.

Si les arbres ont des feuilles, c'est qu'ils ont des branches qui sont reliées aux racines.

À la prochaine

PHOTOS ANCIENNES ET HISTORIQUES

des familles GILBERT

Photo ancienne et historique de ma famille

Par Gilles Gilbert

J'ai connu l'abbé Antoine Gilbert en 1962 au 50e anniversaire de mariage de Grand-Papa. Il est né à Beauceville le 6 juin 1910. Il était le fils de Majorique Gilbert et Célina Poulin. Il a fait ses études au Collège de Lévis de 1926 à1934 et il a été ordonné prêtre le 11 juin 1938 à la Basilique-cathédrale Notre-Dame de Québec.

L'abbé Antoine Gilbert a été professeur au Collège de Lévis de 1938 à 1941, vicaire à Saint-Honoré-de-Shenley de 1943 à 1959 et curé à Saint-Sébastien de 1959 à 1984. il est décédé le 29 avril 1988 à l'âge de 78 ans.

L'abbé Antoine Gilbert lors de sa visite paroissiale.

À cette période, dans la tradition chrétienne québécoise la plupart des curés se faisaient un devoir de visiter personnellement chaque famille de la paroisse au moins une fois par année. La visite était attendue par chaque paroissien et monsieur le curé était reçu avec tout le respect dû au représentant de Dieu. La famille endossait des vêtements propres et convenables et, quand le prêtre se présentait, tous se mettaient à genoux pour demander sa bénédiction. Les parents en profitaient pour lui exposer les problèmes familiaux, demander conseil sans oublier de payer la dîme qui était le seul salaire du curé. Pour le curé, c'était aussi l'occasion de faire un certain recensement de ses paroissiens. Ceux qui ont connu l'abbé Antoine Gilbert ont dit qu'il était toujours souriant.

Sources : - La Société d'Histoire du Témiscamingue
- Archives du Comité culturel et patrimonial de Beauceville

Photos anciennes : retour dans le temps

Par : Michel Gilbert

Le 7 septembre 2013, à l'occasion du grand rassemblement des familles **Gilbert,** nous avions présenté lors de la soirée, un diaporama sur les descendants de notre ancêtre **Étienne**. Nous vous dévoilons deux photos de **Narcisse Gilbert** que j'avais inclus dans le diaporama. Il était de la sixième génération de notre ancêtre **Étienne**. Narcisse, né le 25 novembre 1865, fils de Pierre Gilbert et de Adélaïde Denis, s'est marié à Emma Cantin dans la paroisse Saint-Sauveur de Québec le 23 octobre 1893. Il était le grand-père de Gabrielle Gilbert décédée en décembre dernier.

La photo la plus ancienne datant de **1875 est une photo sur métal**. Cette photo appelée « le daguerréotype » était dans le temps une image unique, non reproductible. Ce daguerréotype du nom de l'inventeur a été mis au point en 1839 par monsieur Louis Daguerre à Paris. C'est le premier procédé photographique à connaître un succès commercial. Il va se répandre tout d'abord en Europe, ensuite aux USA et au Canada.

TISSER DES LIENS (suite)

Par Madeleine Hébert

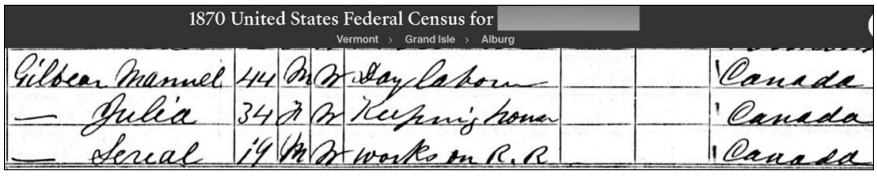
Avant de plonger dans les intrigues de la deuxième partie de l'exploration de ma branche des Gilbert, rappelons brièvement les récits de la première partie, présentée dans la dernière édition du Gilbertin. Nous avons suivi François Gilbert, dit l'allemand, un charpentier berlinois, à travers des alliances nobles et des concessions de terres à Nicolet. La deuxième génération, avec François Jr Gilbert, a été marquée par des défis économiques, des emprunts hasardeux, et la déchirante vente de la ferme sous l'impact des redevances seigneuriales. Emmanuel Gilbert, fils de François Jr, s'est alors aventuré en Nouvelle-Angleterre, un parcours qui a engendré une progéniture de 15 enfants à travers le Vermont et l'État de New York jusqu'à son décès à la fin du XXe siècle.

Au cours de cette deuxième partie, nous partagerons les épisodes qui ont suivi la Confédération canadienne, mettant en évidence le parcours de mon arrière-grand-père Cyrille et sa famille et leur rapatriement au Québec. Le récit détaillera les défis auxquels ils ont été confrontés, depuis leur arrivée jusqu'à la période suivant la Grande Guerre.

Il est à souligner qu'au fil des temps, le nom de famille a changé de Gilbert à Guilbert et vice-versa en fonction des branches familiales ou des choix des transcripteurs.

Rapatriement au Québec

Mon arrière-grand-père, Cyrille a grandi dans un environnement instable, avec peu de stabilité et d'opportunités. Il n'a pas eu l'occasion de s'enraciner pendant son enfance. La famille était souvent en mouvement et restait rarement longtemps au même endroit. Son père s'était installé dans le Vermont à une époque où les États-Unis étaient en pleine effervescence, et la guerre civile n'avait pas tardé à éclater.


1870 United States Federal Census for
Vermont › Grand Isle › Alburg

Gilbeau Manuel	44	M	W	Day Laborer			Canada
— Julia	34	F	W	Keeping house			Canada
— Seveal	14	M	W	works on R.R.			Canada

Après la guerre civile aux États-Unis, la vie à Alburgh commença à retrouver un semblant de normalité. Cyrille, ayant trouvé un emploi stable dans les chemins de fer, était probablement soulagé que sa famille soit de retour dans un village près de la frontière. Ils vivaient à côté de la famille Tétreau, dont leur fille Lydia deviendra un jour sa seconde épouse.

Dans l'entre-temps, il rencontrera bientôt une famille canadienne-française qui s'était nouvellement installée à Alburgh. Originaires du Québec, Les Bourdeau étaient venus chercher du travail dans les industries locales en plein essor. Cyrille se lia rapidement d'amitié avec leur fille aînée Matilda Bourdeau qui devient son épouse en février 1871 à Swanton.

La vie de jeunes mariés de Cyrille et Matilda Guilbert commença avec un bel aplomb. Leurs enchantements se concrétisèrent lorsque, 11 mois plus tard, ils accueillirent leur premier enfant, un magnifique garçon. Deux ans s'écoulèrent et le couple fut béni avec la naissance de leur deuxième fils à Alburgh.

Cependant, Cyrille n'a jamais pu oublier ses racines québécoises et les légendes racontées par son père. Après des mois de réflexion, Cyrille a finalement pris la décision de rapatrier sa famille dans le sud-ouest du Québec, à la recherche d'une nouvelle vie. En mars 1876, il s'installa près de Clarenceville, plein d'espoir pour l'avenir. Malheureusement, leur arrivée dans cette nouvelle région fut marquée par une tragédie, la perte d'un troisième fils nouveau-né.

Après avoir exercé le métier d'ouvrier pendant quelques années, Cyril décide d'entreprendre une nouvelle vie comme fermier. Cyril s'installe avec sa famille dans le paisible hameau d'Aird, situé à l'ouest de la baie du Missisquoi à 1,5 kilomètre de la frontière américaine. Clarenceville, à l'époque, est encore en voie de colonisation et fait partie de la mission de la paroisse

d'Henryville. En 1884, la paroisse de Saint-Jacques-le-Majeur est fondée, marquant un tournant important pour Cyril et sa famille. Avec la création de cette paroisse, ils peuvent désormais pratiquer leur foi et participer activement à la communauté religieuse locale. Il continuera à être agriculteur dans la région jusqu'à sa mort en 1902.

Le fardeau de l'innocence

LE CRIME DE CLARENCEVILLE

Pas de trace des assassins

Grand émoi dans le comté de Missisquoi

L'ENQUÊTE

DETAILS NOUVEAUX

UN HOMME ARRETE

LACOLLE, Qué., 5—Un drame des plus terribles et des plus mystérieux dont les annales du Canada fassent mention s'est passé pendant la nuit de vendredi à samedi à Beech Ridge, à quatre milles de Clarenceville, et à douze milles environ de Lacolle. La PRESSE a pu-

La tragédie qui a frappé le hameau d'Aird en 1893 a profondément marqué les esprits, laissant une communauté entière plongée dans le désarroi. Cyrille a occupé un rôle essentiel dans la découverte des victimes[I], étant le premier sur les lieux du drame. Il n'était guère étonnant que les soupçons se soient dirigés vers Cyrille, liant son nom au triple meurtre. Cependant, toute suspicion a été rapidement dissipée grâce à des preuves indéniables, rétablissant ainsi son innocence.

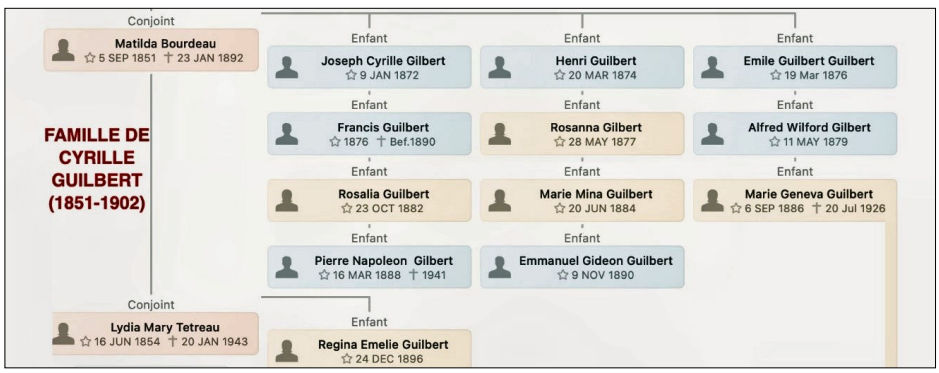
L'enquête s'est étirée sur de longues années, un processus laborieux qui n'a malheureusement pas abouti à des conclusions définitives. Les journaux de l'époque ont couvert l'histoire tragique en la diffusant à l'échelle mondiale, de San Francisco[II], à l'Angleterre et jusqu'en Nouvelle-Zélande. Cette période a indéniablement été douloureuse pour Cyril et sa famille, une épreuve dont les effets se sont fait ressentir jusqu'à la fin de sa vie huit ans plus tard. Durant cette période, Cyril a dû faire face à une notoriété indésirable ainsi qu'à la propagation persistante de rumeurs et de spéculations.

Au cours des années qui ont précédé ces meurtres dramatiques, la famille de Cyrille vivait près du chemin Beech Ridge, une région d'une grande beauté. Le hameau d'Aird était un véritable havre de paix dans cette région agricole très convoitée du Québec. Leur maison en bois de dix pièces était nichée derrière une longue rangée d'arbres, sur le flanc d'une colline descendant vers le lac Champlain. Cependant, après la tragédie, la famille décida de déménager à proximité, au nord du hameau de « Nutt's Corner ». Cette nouvelle localisation leur offrait une certaine distance par rapport aux souvenirs troublants de leur ancienne demeure.

Une Nouvelle Harmonie après le Chagrin

Cyrille et Matilda ont eu 11 enfants ensemble, mais hélas, Matilda est décédée à l'âge de 40 ans alors que leur plus jeune enfant n'avait que 15 mois. La perte de leur mère a été particulièrement douloureuse pour les cinq enfants de moins de 10 ans qu'elle a laissés, accentuée par le fait que les deux jours précédant sa mort étaient parmi les plus froids de l'année.

Cyrille a dû faire face à la responsabilité d'élever seul ses enfants pendant quelques années après la mort de Matilda. Toutefois, il a finalement décidé de se remarier pour offrir à ses enfants une figure maternelle aimante. En mai 1894, il épousa Lydia Hogle Tétreau, une veuve et amie d'enfance longtemps liée aux Guilbert. Ils ont vécu l'un près de l'autre dans le Vermont et à Clarenceville. La nouvelle union de Cyrille et Lydia a rajouté une demi-sœur à l'harmonie de la famille.



Racines et jeunesse de ma grand-mère — Marie Gilbert

Ma grand-mère, Marie la plus jeune fille de Cyrille et Matilda, a eu une enfance remplie de joies et de peines. À l'âge de six ans, elle subit une perte dévastatrice avec le décès de sa mère. Malgré cette tragédie, elle était entourée d'une famille nombreuse. Marie était le huitième enfant de ses dix frères et sœurs, l'aînée ayant quatorze ans de plus et la cadette quatre ans de moins.

Vivant dans une région isolée, l'école voisine était un établissement protestant anglais. Clarenceville était le site d'un des onze « couvents » gérés par les sœurs de Saint-Joseph de Saint-Hyacinthe. Sachant que les Guilbert sont catholiques, il est fort probable que Marie et ses frères et sœurs aient fréquenté le couvent, ce qui les obligeait à parcourir quotidiennement quelques kilomètres.

À l'âge de 16 ans, en août 1902, l'univers de Marie a été bouleversé par le décès de son père, Cyrille. Emmanuel, alors âgé de 12 ans, et leur demi-sœur Régina, qui n'avait que six ans, ont également ressenti le poids de l'absence paternelle. La famille a dû affronter un autre incident tumultueux cette même année lorsque Henri, l'aîné des enfants de Cyrille, a été impliqué dans un grave accident quelques mois plus tard. En tant que conducteur de tramway, il a subi des lésions internes lorsqu'un traîneau à grande vitesse l'a heurté, le coinçant contre un poteau de la compagnie de tramway[III].

Cyrille Guilbert et sa femme Lydia Tétreau, Marie Guilbert - 15 ans et sa demi-sœur Régina

À la suite de la disparition du patriarche, la famille semble se disperser. En 1910, Lydia et Régina s'installent à Hartford, dans le Connecticut, où le fils de Lydia issu de son premier mariage, Henri Hogle, partage leur foyer. Quelques années plus tard, Henri épouse une des sœurs de Marie, alors connue sous le nom de Minnie au lieu de Mina. Cette union consolidera à jamais les liens entre la famille Hogle et celle des Guilbert.

Au fil des ans, la plupart des frères et sœurs de Marie prennent racine de façon permanente aux États-Unis. En réalité, seuls Marie et son frère aîné Henri sont demeurés au Canada, préservant une amitié profonde et affectueuse. Toutefois, un autre frère de Marie, Alfred revient vivre à Montréal à la fin de la Première Guerre mondiale après avoir vécu plus de vingt ans aux États-Unis.

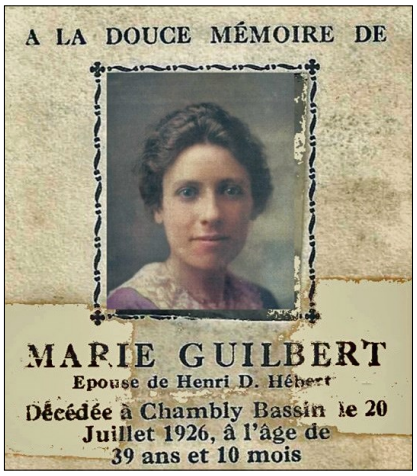
En 1910, la vie de Marie Guilbert est de nouveau chambranlée par l'accident tragique impliquant Henri, son frère protecteur. Alors âgé de 36 ans, Henri perd la vie de manière inattendue en marchant distraitement sur une voie ferrée à Montréal.

Henri laisse derrière lui une famille endeuillée de sept enfants. Le plus jeune d'entre eux arriva au monde seulement quatre mois après le décès de son père, accentuant ainsi leur peine déjà insupportable. Cette tragédie plonge toute la famille Guilbert dans un deuil profond. En conséquence, Marie assume le rôle protecteur envers ses neveux et nièces, échangeant ainsi la position protectrice que son frère avait jouée à son égard. La veuve de Henri et ses enfants en deuil s'installent à Chambly, cherchant un réconfort et un nouveau départ.

Fleur de l'âge

Marie, une jeune adulte vivant au début du XXe siècle, a mené une vie très marquée par les événements de son époque. Lorsque la Première Guerre mondiale éclate, Mary se retrouve entourée du chaos et de l'incertitude que la guerre engendre. Elle réside dans le quartier montréalais de Saint-Henri avec son jeune frère Emmanuel[IV]. Il travaille dans une usine de munitions, contribuant ainsi à l'effort de guerre.

Durant l'effervescence suscitée par la guerre mondiale, la vie de Marie prend un tournant notable lorsqu'elle se marie à Saint-Henri en 1916. Son futur mari, Henri David Hébert, occupait le poste prestigieux de chef de gare à Chambly. Les détails de leur rencontre restent flous, mais il est probable qu'ils se soient croisés à la gare, peut-être par l'intermédiaire d'un neveu de Marie ou lors d'une visite chez la belle-sœur (veuve de Henri) de Marie. Leurs rencontres se seraient multipliées, favorisant un lien qui s'est finalement transformé en amour.



La vie de Marie, autrefois assombrie par les ténèbres de la guerre, trouve désormais un nouveau but en tant que jeune mariée à Chambly. Moins de dix ans plus tard, l'événement tragique survient : elle meurt pendant l'accouchement, laissant derrière elle une famille brisée.

Mes grands-parents attendaient avec impatience l'arrivée de leur quatrième enfant. Cependant, le destin en avait décidé autrement lorsque des complications sont survenues. Cherchant désespérément de l'aide, ils ont appelé le médecin, mais ont découvert qu'il était en état d'ébriété. La gravité de la situation a pris de l'envergure et elle est décédée tragiquement durant l'accouchement. C'était un moment déchirant pour toute la famille, surtout pour ses trois fils qui étaient encore si jeunes.

Comme si l'emprise froide de la mort ne suffisait pas, la petite fille a également succombé aux mains cruelles du destin. Leur perte fut si profonde que la famille décida de les enterrer ensemble, côte à côte, symbolisant leur lien éternel.

Naviguer dans l'histoire

Nous voilà parvenus à la fin de notre périple à travers les méandres de l'histoire de ma branche des Gilbert. Ensemble, nous avons parcouru 150 ans d'histoires. Reconstituer notre lignée a été un défi, une sorte de casse-tête nécessitant la consultation de nombreux documents et d'articles de journaux.

Cette quête aurait été impossible sans la découverte de l'acte de mariage de Cyril par mes cousines lors de leur exploration dans le Vermont. L'analphabétisme avait déformé l'orthographe de notre nom aux États-Unis, chaque génération y apportant sa propre variation. Je suis convaincu d'avoir connecté les points avec précision, peignant ainsi un tableau vivant de notre héritage. L'histoire jadis égarée de notre famille a retrouvé sa place dans la grande tapisserie du temps.

Malgré le fait que ma connexion avec les Gilbert se soit quelque peu estompée avec la mort prématurée de ma grand-mère, que je n'ai jamais connue, mes recherches généalogiques m'ont permis de renouer avec des cousins germains. Peut-être qu'un jour, grâce à cette association, j'aurai l'opportunité de rencontrer d'autres membres de notre grande famille.

[I]The Gazette – 5 June 1893 – Omri Edy – Wife and daughter murdered-

[II]The San Francisco Examiner – Sunday, June 4, 1893 - Database with images. https://www.newspapers.com : 2022.

[III]La Presse – journaux– BANQ – 11 Dec 1902

[IV]U.S., Records of Aliens Pre-Examined in Canada, 1904-1954 – Le frère de Marie – Emmanuel – habite au 289 St. Philippe, St. Henri, Montréal, Québec - https://www.ancestry.ca/discoveryui-content/view/324741:2055?ssrc=pt&tid=47936297&pid=28201340474 – De plus, l'acte de mariage d'Emmanuel daté du 24 Oct 1916 à Springfield, Massachusetts indique son adresse comme étant le 377 St. Philippe Montréal et qu'il est employé comme inspecteur d'ammunition.

NOUVELLE PAGE FACEBOOK
DE L'ASSOCIATION DES FAMILLES GILBERT

Par Mélissa Gilbert

À vous tous, chers membres,

Comme membre du CA, j'ai eu le mandat de créer une nouvelle page **FACEBOOK** pour l'Association des familles Gilbert. Mon rôle comme administratrice est la gestion des différents sujets sur cette page.

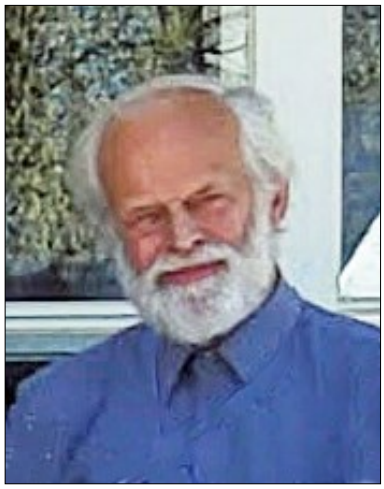
Tout comme notre site internet, cette nouvelle page Facebook est une vitrine pour notre Association de familles. Elle nous permet de faire découvrir nos activités à un plus grand nombre de personnes et d'apporter une visibilité supplémentaire et complémentaire à notre site Web : ***https://famillesgilbert.com***. Ça facilite la diffusion de nos messages aux membres. Facebook est l'un des plus importants médias sociaux et rejoint aussi une clientèle plus jeune. On y apporte également une dimension plus humaine derrière le nom de notre association en invitant les membres à interagir en publiant des informations courantes, des photos anciennes, etc.

Je suis heureuse de vous annoncer que le groupe Facebook de l'Association des familles Gilbert est ouvert aux membres et aux nouveaux membres potentiels depuis le 11 février 2024. Vous pourrez recevoir sous peu une invitation par courriel, par « Messenger » ou par FACEBOOK. Vous pourrez aussi demander à faire partie du groupe. Le groupe est visible sur **FACEBOOK,** mais est privé. **Au plaisir de vous accueillir comme membre bientôt.**

Yves Gilbert … conférencier au pays des bleuets

Par Léonce Gilbert

Le 2 octobre dernier, Yves Gilbert, le vice-président de l'Association des Familles Gilbert, s'est rendu à Alma, le Pays des Bleuets, afin de prononcer une conférence.



Je l'avais invité quelques mois auparavant et Yves a accepté généreusement de venir rencontrer notre groupe, formé il y a plus de quarante ans, l'Assemblée des éducateurs-éducatrices physiques de la commission scolaire Lac-Saint-Jean, Alma et la quinzaine de municipalités de la MRC Lac-Saint-Jean Est.

Nous sommes plus de 70 membres, retraités et certains sont encore actifs comme professeurs d'éducation physique dans les différentes écoles à Alma et les municipalités environnantes. Chaque premier lundi du mois, nous nous rencontrons pour un déjeuner-conférence et c'est à cette occasion qu'Yves a bien voulu venir nous retrouver le 2 octobre 2023.

La trentaine de personnes présentes ont vraiment apprécié les talents de conférencier de notre ami Yves qui a su captiver l'attention pendant plus d'une heure.

Yves a d'abord parlé de son parcours académique, plus spécifiquement sa formation comme ingénieur. Il a abordé son début de carrière alors qu'il a travaillé sur divers chantiers de construction à travers la province.

Par la suite, appuyé par une projection visuelle (PowerPoint) formidable, il a présenté plusieurs projets auxquels il a travaillé, souvent comme responsable, au cours de sa carrière d'ingénieur pendant plus d'une quarante d'années.

Au cours de ces années, Yves a développé une spécialité pour les édifices patrimoniaux. D'ailleurs encore aujourd'hui il demeure très actif, car il est souvent demandé à titre de spécialiste consultant comme un des experts-conseils parmi les plus reconnus dans son domaine, les plus demandés au Québec et même chez nos voisins.

Au cours des mois précédents, lors de nos rencontres mensuelles de notre groupe, lorsque j'annonçais la venue de Yves à titre de conférencier en octobre, j'insistais sur sa « deuxième carrière », un expert pour les courses de canots sur glace depuis plus de cinquante ans.

Les gens étaient curieux de voir et entendre cet « étrange conférencier », venant de l'autre côté de la « talle » d'épinettes, le parc des Laurentides et qui suscitait beaucoup la curiosité. Ils n'ont pas été déçus.

Yves avait donc réservé pour le dessert, cette dernière partie de sa conférence, sa connaissance et surtout sa passion pour le canot et les courses de canots.

Encore à l'aide de photos tout à fait splendides, Yves leur a donné un court historique de l'évolution du canot au fil des décennies, les différents matériaux, les canots qu'il a fabriqués avec son frère, les expéditions réalisées et les nombreuses courses auxquelles il participe annuellement.

Les personnes présentes étaient captivées et emballées de voir et entendre l'enthousiasme avec lequel Yves leur parlait de cette passion qu'est pour lui le canot, et ce après plus d'un demi-siècle.

Yves a été très généreux de son temps en répondant avec beaucoup de détails, vous vous en doutez, aux nombreuses questions des participants.

Même une fois la conférence terminée, plusieurs personnes ont tenu à venir jaser avec Yves et lui demander des informations plus détaillées sur divers points de sa conférence. Après sa conférence Yves a même eu droit à un tour de ville guidé par… moi-même.

Au début de février 2024, Yves a participé à la course de canots à glace sur le Fleuve dans le cadre du Carnaval de Québec, pour une 44e année consécutive en compagnie de son frère et leurs enfants et… dans la catégorie « ÉLITE »..... S'il vous plaît.

Notre ami Yves a fait le voyage Québec-Alma-Québec, aller-retour, c'est plus que pas trop pire pour un jeune homme qui a deux fois 35 ans.

Merci à toi Yves, tu es super et un modèle pour nous tous et tu nous incites, moi le premier, à sortir de notre zone de casanier. !!!!!!

Soirée des Fêtes

Par Léonce Gilbert

Le 27 décembre dernier se tenait la Soirée des Fêtes de la Famille François Gilbert de St-Cœur de Marie.

C'était la 46e année consécutive, à la même date le 27 décembre et toujours au même endroit, au salon de quilles de l'Ascension que plus de soixante-dix personnes se sont réunies pour prendre le souper, jouer quelques parties de quilles, jouer aux cartes, mais surtout avoir le plaisir de se revoir et de bavarder.

Au fil des années la clientèle rajeunit, ce qui démontre l'intérêt et le désir de continuer cette activité afin que les liens familiaux perdurent encore plusieurs années.

Les six membres du comité organisateur sont satisfaits de la participation, ce qui les motive à continuer de travailler à la tenue de cet important rassemblement annuel dans le temps des Fêtes.

Caniapiscau à la Baie-James (Deuxième partie)

Par Léonce Gilbert

Promesse tenue …

Il y a un an dans le Gilbertin d'avril 2023, Vol. 10 No. 1, je vous ai raconté mon séjour avec ma famille, au village de Caniapiscau à la Baie-James, pendant deux ans, d'août 1977 à août 1979.

Je vous avais promis de vous revenir avec une deuxième partie, car il y avait trop de contenu pour un seul article. Voici donc la suite de l'expérience formidable et unique vécue à Caniapiscau, le dernier village de familles construit **au Complexe La Grande à la Baie-James.**

Toutefois, afin que les lecteurs puissent avoir une image et une idée diversifiées, j'ai demandé à quatre personnes ayant vécu également à Caniapiscau, de bien vouloir collaborer en nous partageant quelques-uns de leurs souvenirs.

Le premier témoignage est celui de mon fils Jean-François, âgé de cinq ans et demi lorsque nous sommes arrivés à Caniapiscau au début octobre 1977.

Son frère Anthony, de trois ans, son cadet, était donc trop jeune pour avoir des souvenirs précis.

Les trois autres collaborateurs sont trois de mes amis très chers que vous découvrirez bientôt. Bien entendu, au fil de nos récits, il peut y avoir quelques sujets qui se répètent, ayant vécu tous au même endroit pendant la même période.

Vous les retrouverez dans les lignes qui suivent.

Mes souvenirs

Être un nouveau résident d'un village, tout neuf, de 200 familles sur le territoire de la Baie-James a été vraiment exceptionnel et privilégié.

En comparaison de ce que nous avions vécu un an auparavant chez les Inuits en septembre 1976, c'était le jour et la nuit en terme de logement, facilités, transport, différents services, moyens de communication, etc.

Lors de notre arrivée dans notre maison, ma femme Marthe même si elle avait vu quelques photos a été agréablement surprise.

Imaginons un peu : belle maison neuve de trois chambres, deux salles de bain et tous les meubles neufs. Il ne restait qu'à emménager et ranger nos effets personnels arrivés par cargo, l'avion Hercule de la SEBJ, baptisée « Énergie » d'ailleurs.

Le frigo et le garde-manger bien garnis également. Au lieu d'une taxe de bienvenue, c'était un cadeau de bienvenue qu'on nous disait, un « kit de dépannage ».

Marthe était très surprise et emballée par le confort de notre grande maison si bien meublée avec les commodités qui ne manquaient pas. Nous nous disions, on serait chanceux de posséder une belle maison comme cela au lac.

Je ne sais pas si à ce moment-là, personnellement je réalisais vraiment la chance que j'avais de vivre cela avec ma famille.

La vie à Caniapiscau, comparée à ce que nous avions à Povungnituk, était… on peut dire… une vie de rêve; maison extra, école neuve et toutes les installations neuves de quelques mois. Nous nous trouvions choyés.

La SEBJ se donnait comme mandat et priorité que les résidents des villages et des campements des divers chantiers du

Complexe La Grande puissent profiter de tout le confort retrouvé « dans le sud », en ville.

Même si nous travaillions 10 heures, 6 jours par semaine, nous avons développé de bons liens avec nos voisins et davantage avec les familles Bertrand et Fortin lesquelles avaient des enfants du même âge que les nôtres. Encore aujourd'hui, nous sommes des amis très proches.

Personnellement, même si cela n'était pas trop accepté et même déconseillé, j'ai développé et entretenu des relations très amicales avec plusieurs travailleurs syndiqués.

Comme je l'ai mentionné dans la première partie, j'avais de la difficulté à accepter la culture que nos « boss » installaient… La différence entre les cadres et les travailleurs syndiqués.

Voici quelques exemples. Il était interdit aux syndiqués de s'apporter de l'alcool sur le chantier. S'ils voulaient prendre une bière, il y avait la taverne ou encore le club Fémina, réservé aux femmes.

Nous les cadres, une fois par semaine, pouvions nous acheter deux caisses de 24 cannettes de bière. Interdit d'en vendre aux syndiqués… Moi je me foutais de ces interdictions tout en étant prudent, car les sanctions pouvaient aller jusqu'à l'expulsion du chantier. Toutefois, lorsque nous vendions la bière au prix payé, nous n'avions pas de problème. J'ai tellement vu des cadres qui revendaient la bière ou la boisson forte, deux et trois fois le prix… des profiteurs… D'ailleurs c'est pour ça que les syndiqués nous appréciaient, ils se sentaient « des nôtres ».

Il en était de même pour nos véhicules alors qu'on nous interdisait de les prêter. Moi, régulièrement, je prêtais mon véhicule pour aller à la pêche.

On m'a averti plusieurs fois… Promis, je ne le ferai plus de leur répondre…

Assez régulièrement, avec l'accord de ma femme j'invitais des syndiqués à la maison et même à prendre un repas.

Comme le mentionne Jean-François dans son article, c'est vrai que les enfants étaient « Rois et Maîtres » au village. La vitesse était à 20 km et la police circulait très régulièrement. Les parents savaient leurs enfants en sécurité.

Une expérience profitable

Quant à elle, mon épouse Marthe, après quelques mois au chantier a commencé à travailler à temps partiel à la Banque Royale. Grâce à l'expérience acquise, une fois de retour au Lac-Saint-Jean, après plusieurs mois, Marthe a recommencé son travail à la banque à temps partiel et à temps plein par la suite. Elle a d'ailleurs fait sa carrière à la banque. Travail qu'elle a apprécié malgré les exigences de l'employeur.

Témoignages de mes collaborateurs

Je laisse maintenant la plume … à mes collaborateurs, tel que je le mentionnais au début. Il est possible qu'au fil du récit de nos souvenirs, il y ait quelques répétitions… c'est la preuve que nous disons tous la vérité… Hum ! En plus c'est compréhensible qu'après presque un demi-siècle, nos souvenirs puissent « se doubler » à quelques reprises.

Voici donc les témoignages de mes collaborateurs très chers.

Témoignage d'un premier collaborateur

Enfance à Caniapiscau

Village pour les familles des travailleurs-cadres du projet de la Baie-James.

Par Jean-François Gilbert

Ayant 52 ans aujourd'hui, vous devinerez que mes souvenirs de 1977 à 1979, comme enfant terminant sa maternelle et accomplissant sa première année du primaire dans le village de Caniapiscau, bien qu'encore présent à mon esprit, ne sont pas toujours très clairs…

Mais je me lance quand même, désolé si cela peut paraître un brin décousu!

Il faut comprendre tout d'abord qu'à cette époque il y avait déjà des enfants « Roi… » Oui, les enfants ayant la chance de vivre dans les villages créés de toute pièce pour les familles des travailleurs-cadres de la Baie-James, on se sentait comme ça, des petits Rois! Il faut dire que la SEBJ (Société gouvernementale gérant les opérations en cours à ce moment-là à la Baie-James) mettait le paquet pour que son monde soit heureux! Épicerie générale, cinéma, centre de ski alpin, piscine intérieure semi-olympique avec pataugeuse pour les tout-petits, tout ça au village, gymnase, allées de quilles et aréna au chantier… et beaucoup d'autres facilités dignes d'une bonne ville de taille moyenne, tout ça disponible pour un village de quelques centaines d'âmes!

Jean-François Gilbert

Ce ne sont pas les activités organisées qui manquaient pour nous occuper!

Dans nos temps libres ou les vacances, nous étions toujours dehors, avec des amis, plein d'amis! Les fameux « tulidors », sorte de caissons surélevés de terre, connectant toutes les maisons entre elles par l'arrière, servant à acheminer l'eau courante, récupérer les eaux usées et autres, nous servaient d'autoroute de communication entre les maisons pour les enfants! Nous ne marchions pas souvent dans les rues…c'était beaucoup plus rapide par les « tulidors » !!! Probablement que nos mères devaient stresser un peu étant donné que pour se rendre à certaines maisons on courait sur des « tulidors » de 30 pouces de large, parfois surélevés de 4-5 mètres de haut !!! Imaginez quand on s'était aperçu qu'une section de « tulidors » se rendait au chantier, situé à quelques kilomètres de distance… À mi-chemin quelqu'un a dû nous apercevoir, car c'est la Sûreté SEBJ, police du chantier, qui était venue nous reconduire à la maison… On s'était fait chicaner un peu, beaucoup… pas mal !!!

En période estivale au village, il y avait tellement de mouches qu'un véhicule circulait le soir à la brunante, très lentement, en arpentant les rues du village avec un système fumigène afin de contrôler la fameuse petite mouche noire, le vampire du Nord québécois! Devinez derrière quoi couraient les enfants à la brunante… Bien oui! Derrière la machine à mouches, en inhalant un maximum de…. Au fait, c'était quoi cette fumée…? Qu'est-ce que nos parents nous laissaient si librement respirer? Si je me fie à mon allure physique d'aujourd'hui, sûrement un produit chimique qui fait tomber les cheveux !!!

Blague à part, j'aime mieux ne pas entreprendre de recherche sur ce que pouvait bien être ce produit !

Ce qui est drôle dans cette anecdote, c'est que je me rappelle très bien cette « machine à boucane pour les mouches » comme on l'appelait, mais je ne me rappelle aucunement l'inconfort causé par les fameuses mouches noires !!! C'est dire comment la mémoire fait bien le tri des souvenirs…

J'aurais bien d'autres choses à raconter, mais il me faudrait idéalement la permission de mes parents… il s'en passe tellement dans les familles de travailleurs en milieu isolé… la fraternité, les amitiés, les partys! Ouf que les parents se couchaient tard parfois !!!

Parlant de souvenirs, pouvez-vous m'expliquer pourquoi en écrivant ce texte, mon adresse civique au village de Caniapiscau, le 28 rue Beaufray, me revient aisément, mais que je suis incapable de me souvenir de deux des trois commissions que ma femme me demande de faire en rentrant du travail ? Curieux hein !!!

Témoignage d'un deuxième collaborateur

Une carrière de 34 ans … à la Baie-James

Par Jean Lindsay

Jean Lindsay

Après avoir terminé mon diplôme d'études collégiales en technique Loisirs au CÉGEP de Rivière-du-Loup en 1976, j'ai fait un stage au Service des Loisirs de la ville d'Alma et j'y ai travaillé pendant quelques mois à deux reprises. Auparavant, au cours des étés de 1974 à 1976, j'ai travaillé dans une Base de Plein air, le Centre Écologique dans ma municipalité, Sainte-Monique de Honfleur. C'est au cours de ces deux étés que j'ai connu Léonce Gilbert. Chaque semaine il nous envoyait une vingtaine de jeunes provenant d'une base de plein air, regroupant huit municipalités, où il en était le directeur.

Le destin a fait que je fêterais mes 22 ans à Caniapiscau à la Baie-James.

Quelques semaines plus tôt, Léonce m'avait téléphoné afin de savoir si j'étais intéressé à aller travailler comme animateur des loisirs sur un chantier de 1200 travailleurs. Il me dit que les salaires étaient très intéressants, l'horaire de travail était de sept jours par semaine, 10 heures par jour. Nous travaillons 56 jours et nous descendons huit jours en congé.

Donc le 20 janvier 1978 me voici parti pour ma première « run » à la Baie-James. Je vais prendre l'avion de la SEBJ, type Convair, à l'aéroport de Bagotville située à 100 km de chez moi. Direction, l'aéroport du lac Pau au chantier Caniapiscau, un vol direct d'une heure trente.

Léonce m'attend et après l'enregistrement et la prise de photo pour ma carte d'identité, je récupère mes bagages et déjà je goûte à la médecine de Léonce. Il me donne les clefs de son véhicule et il me dit d'aller embarquer mes affaires dans le camion bleu avec les portes blanches. Je sors dehors et je constate qu'il y a environ 25 à 30 camions bleus avec les portes blanches sur le stationnement… Et ça commence.

Ensuite nous nous rendons au campement Duplanter situé entre 4 et 5 km de l'aéroport, où les travailleurs sont installés dans ce campement neuf ouvert seulement depuis le début de l'automne. Au centre d'hébergement, on m'attribue une chambre, avec les couvertures et toutes les informations.

Au début, étant le seul animateur, je m'occupais des sports et des activités culturelles.

Au cours des mois qui suivent, le campement deviendra très bien équipé avec toutes les installations sportives nécessaires : gymnase, terrain de balle, aréna, cinéma, salle de quilles et de billard, bibliothèque, etc.

Anecdote en passant : si vous êtes projectionniste d'un film « XXX » à 200 gars qui n'ont pas vu leurs femmes depuis deux mois et que le film se brise, vous êtes mieux de vous barricader, car… les chaises sont lancées.

Après l'atterrissage, ce qui m'a fasciné c'est la vue par le hublot qui ne dévoilait que du blanc, la chaleur humaine a pris sa

sa place. Du monde de tous les coins de la province était là pour participer à cette phase impressionnante du projet Baie-James. Chaque jour commence par le déjeuner à la cafétéria. Je peux vous dire que nous étions très bien nourris. Après le repas, les travailleurs préparent et apportent leur dîner sur les lieux de travail, car ils reviendront seulement pour le souper.

Quatre à cinq cents gars en même temps que ça jacasse, mais lorsqu'une représentante de la gent féminine déambule dans l'allée centrale… on entend la symphonie des yeux. Après le déjeuner le personnel de la cafétéria remet tout en place pour préparer le souper.

Chaque contremaître rassemble ses troupes pour démarrer la journée de travail, il en est de même pour les employés de bureau. Moi je retourne dans les installations des Loisirs où nous accueillons les travailleurs de nuit. Ils sont moins nombreux, mais autant importants et ils ont droit aux mêmes services. Concernant les loisirs, dépendant des saisons, l'équipe prépare les activités du soir.

Les ligues de hockey sur glace ou de balle constituent les activités de groupe les plus populaires, car les « boss » de chaque compagnie sont fiers de leurs équipes et investissent beaucoup d'efforts, d'argent et de temps afin d'identifier leurs joueurs-représentants de leur compagnie.

Ces activités faisaient sortir le monde de leurs chambres. Mais… arriva le câble de télévision disponible dans chaque chambre et ceci transforma le mode d'activités et rendit les travailleurs plus casaniers. Également le WEB deviendra disponible à tous, ce qui sonnera le glas pour les activités de masse sauf lors de spectacles de calibre souvent international.

Ainsi, aux loisirs permettant les facilités internet-téléphonie se trouvaient également une salle de quilles et une salle de conditionnement physique très bien équipée.

Je pourrais vous en parler longtemps, car mon aventure débutée en janvier 1978 s'est terminée en septembre 2012. J'ai participé à différentes phases et différents campements du Grand Projet « Baie James ».

J'ai eu la chance de travailler à plusieurs chantiers et villages sur l'ensemble du territoire de l'immense territoire de la baie James.

Léonce me demandait dernièrement, quel chantier j'ai préféré.

Eh bien, si chaque endroit avait ses particularités, il en demeure que je suis fier d'avoir œuvré et vécu cette expérience pendant plus d'une trentaine d'années, grâce à mon ami Léonce qui a eu confiance en moi lorsqu'il m'a recommandé auprès des ressources humaines.

Témoignage d'un troisième collaborateur

SYNTHÈSE DE MES DERNIERS 50 ANS

Par Raynald Fortin

Ma curiosité naturelle qui m'a amené à tenter l'aventure de la Baie-James a commencé en 1974 lors du saccage de LG-2 en mars 1974. Dommages qui s'élevaient à 35 millions de $ et à l'enquête de la commission Cliche qui a suivi. Comme c'était pour devenir le plus gros projet du siècle au Québec, je me suis dit que je pourrais peut-être faire partie de ce mégaprojet, car j'avais déjà fait celui de Manic-5, mais en partie seulement. Je fis parvenir mon CV aux RH de la SEBJ en juin 1976. J'avais une formation en administration et expérience des chantiers. Quelques semaines plus tard, je reçois un appel téléphonique des RH SEBJ que ma candidature était appropriée et donc tout le processus d'entrevue et d'embauche s'ensuivit. On m'affecte au Centre de Vérification de LG-2 situé à l'aéroport. Cette unité administrative fut justement créée de même que quelques autres, suite aux recommandations du rapport Cliche en 1975. En résumé, il y avait 5 centres de vérification sur le territoire et

notre travail consistait à s'assurer que tous les processus d'accès et sorties du territoire soient respectés. Entre autres, par l'émission d'une carte d'identité à code d'accès prédéterminé en fonction du lieu de travail ou visite pour une question de sécurité importante.

Raynald Fortin

Après 4 mois à LG-2, on m'a offert d'aller prêter main-forte à LG-3 pour quelques mois, ce que j'ai fait pendant 4 mois. Par la suite, le chantier de LG-4 étant à ses débuts, on m'a offert la responsabilité d'ouvrir le centre de vérification de LG-4, et la possibilité de transférer à Caniapiscau, qui était le prochain village et d'y aménager avec ma famille, avec la responsabilité du centre de l'endroit. Après discussion avec mon épouse, nous étions mûrs pour découvrir une autre étape de notre vie et accepter l'offre. J'arrivai à LG-4 en mars 1977 et en juillet je déménageais à Caniapiscau, le village devait ouvrir à la fin août. Entre-temps, mon épouse, qui était prof, avait reçu la confirmation de son embauche de la Commission scolaire du Nouveau Québec, pour un poste à l'école de Caniapiscau. Ouf... beaucoup de travail à la maison, on part pour 4 ans. Vider notre résidence pour location, entreposer une grande partie et envoyer une partie à Caniapiscau. Donc, nous avons emporté le maximum possible en avion. Mon fils Jacques avait 2 ans et demi, mon épouse et un passager clandestin dont c'était son baptême de l'air, mon chien berger allemand. Je pourrais vous raconter quelques anecdotes, mais passons…

Enfin, dans tout ce brouhaha, j'avais contacté mon grand ami Léonce Gilbert qu'il y avait des postes de coordonnateurs en loisirs disponibles, vous connaissez la suite, il est venu nous rejoindre un peu plus tard avec sa famille.

Pour ma famille et moi, ce fut 4 belles années dans un beau village tout neuf avec beaucoup d'activités, de bons soupers entre amis. Nous avons tissé des liens avec des résidents provenant d'un peu partout au Québec et même d'autres pays. Quel beau souvenir que cette période intense et dynamique. Après 4 ans, le chantier tirait à sa fin, le village ferma. Je restai une autre année jusqu'à la fin du chantier et ma famille retourna au Lac.

Par la suite, ce fut le retour en ville, quelques vacances, réalignements de carrière et même retour sur les bancs d'école, pour parfaire ma formation en gestion de projets de construction et architecture, nous sommes en 1983.

En 1989, le désir de retourner sur les gros projets se présenta et ce fut la suite logique de ma carrière jusqu'à ma retraite en 2012. J'ai parcouru une bonne partie du Québec incluant la Baie-James encore, ainsi que le Nord de l'Ontario et le Labrador. Retraité, mais très actif dans ma communauté, car impliqué dans différentes organisations bénévoles qui comblent un besoin et remplit mon agenda. Entre autres, je suis le président de l'association des familles Fortin.

Désolé… !!!! Mise au point.

Cette deuxième partie d'article parlant de la vie à la Baie-James était censée être la dernière. Toutefois c'était très mal évaluer l'intérêt de mes collaborateurs à qui j'avais demandé de plonger dans leur mémoire et nous raconter quelques souvenirs de leurs années passées à Caniapiscau.

Je vous donne donc rendez-vous dans « Le Gilbertin » de novembre prochain pour la conclusion et le récit du quatrième collaborateur Jacques Bertrand.

Merci aux membres bienfaiteurs

Depuis la création de notre association de familles, chaque année nous avons de nombreux membres bienfaiteurs*. Nous tenons à vous dire merci pour votre générosité.

Denis Boiteau (108) d'Ancaster Ontario

Richard Boiteau (16) de Québec

André Gilbert (19) de Saint-Augustin-de-Desmaures

Benoit Gilbert (104) de Saint-Henri-de-Taillon

Émile Gilbert (8) Québec

Léonce Gilbert (76) d'Alma

Michel Gilbert (31) de Saint-Hyacinthe

Roberta Gilbert (86) de Pont-Rouge

Joel Girard (79) de Saint-Gédéon

Clorilda Lavoie (88) de Chicoutimi

*Selon nos statuts et règlements, le membre bienfaiteur est toute personne qui paie en plus de sa cotisation annuelle, un montant égal ou supérieur à cette dernière.

Espace Membre Junior

Familles Gilbert

École Jean-Gauthier

Je m'appelle **Charles Gilbert**, j'ai 13 ans et je suis en première secondaire. Je suis le fils d'Anthony Gilbert. Je joue au basketball dans l'équipe benjamin de l'école secondaire Jean-Gauthier à Alma, secteur Saint-Cœur-de-Marie.

Bonjour, je m'appelle **Romane**, mon papa s'appelle Anthony Gilbert. Mon grand-père Léonce me trouve très drôle parce que je marche très vite à genoux. Bientôt je vais marcher debout et j'ai hâte de courir partout.

CHAMPIONNAT À TAMPA BAY

Par: Edouard Vaillancourt

Mon nom est Edouard, j'ai 17 ans et je demeure à Pont-Rouge. Mes parents sont François Vaillancourt et Sara Gilbert. Je fréquente l'école secondaire de St-Marc-des-Carrières qui offre le programme de développement hockey-école (PDHÉ) supervisé par le hockeyeur Joé Juneau.

Peut-être que certains se souviennent de moi, j'ai écrit au début de mon parcours hockey-école (Le Gilbertin, avril 2020). Je suis maintenant rendu en secondaire V et j'ai toujours autant de plaisir à jouer au hockey pour le Zénith de l'ESSM.

En janvier dernier, nous avons participé à un tournoi, à Tampa Bay en Floride, où nous avons défendu fièrement les couleurs de notre école et de notre Pays. Nous avons eu un parcours parfait et sommes revenus au Québec avec la Coupe et la bannière de Champion. D'ailleurs plusieurs familles des joueurs sont venues nous encourager. Pour moi, ce fut une expérience extraordinaire et inoubliable.

P.-S. Grande fierté également pour mes grands-parents : Guy Gilbert et Jocelyne Jobin, Claude Vaillancourt et Juliette Thomas

Fernande Gilbert est centenaire

Par Louise Paradis

Ma mère, Fernande Gilbert, fille d'Emma Couture et d'Alphonse Gilbert, est née à la maison familiale dans la nuit le 5 janvier 1924 et, la même journée, on l'a amenée en carriole à l'église de Saint-Augustin pour son baptême… Maman a eu une enfance très heureuse et elle parle toujours de ses parents et de ses frères et sœurs avec une grande tendresse. Elle a fait de bonnes études au couvent de Saint-Augustin qui était dirigé par les sœurs de la Congrégation Notre-Dame. Elle garde de bons souvenirs de ses années de pensionnat. Maman s'est mariée à 22 ans avec l'homme qu'elle aimait, son beau Lawrence. Ils ont vécu 69 ans ensemble et ont eu six enfants. Aujourd'hui, maman a cent ans et elle est encore en bonne santé. Nous, ses enfants, la visitons tous les jours. Maman est bien gâtée et elle le mérite totalement. Elle fut une si bonne maman.

Elle était bien contente de recevoir les cartes de souhaits du roi Charles III et de la Gouverneure générale du Canada Mary Simon.

De gauche à droite, ses filles Liliane et Louise Paradis, Fernande, sa petite-fille Marie-Hélène Boivin et son arrière-petite-fille Élisabeth Paul.

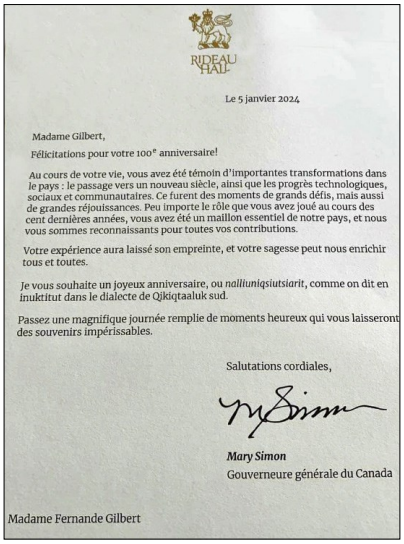
Mon épouse et moi sommes heureux de pouvoir vous souhaiter un très joyeux 100e anniversaire.

Que cette célébration soit remplie de bonheur, de souvenirs mémorables et d'amour de la part des membres de votre famille et de vos amis.

Veuillez croire à nos sentiments les meilleurs.

Madame Fernande Gilbert
Le 5 janvier 2024

De gauche à droite, son fils Pierre Paradis, Fernande, son petit-fils Antoine Boivin et son fils Robert Paradis.



RIDEAU HALL

Le 5 janvier 2024

Madame Gilbert,

Félicitations pour votre 100e anniversaire!

Au cours de votre vie, vous avez été témoin d'importantes transformations dans le pays : le passage vers un nouveau siècle, ainsi que les progrès technologiques, sociaux et communautaires. Ce furent des moments de grands défis, mais aussi de grandes réjouissances. Peu importe le rôle que vous avez joué au cours des cent dernières années, vous avez été un maillon essentiel de notre pays, et nous vous sommes reconnaissants pour toutes vos contributions.

Votre expérience aura laissé son empreinte, et votre sagesse peut nous enrichir tous et toutes.

Je vous souhaite un joyeux anniversaire, ou *nalliuniqsiutsiarit*, comme on dit en inuktitut dans le dialecte de Qikiqtaaluk sud.

Passez une magnifique journée remplie de moments heureux qui vous laisseront des souvenirs impérissables.

Salutations cordiales,

Mary Simon
Gouverneure générale du Canada

Madame Fernande Gilbert

Assemblée générale annuelle de l'Association des familles Gilbert

L'assemblée générale annuelle se tiendra le 5 mai 2024 à la Maison Thibault-Soulard située au 297 Route 138, Saint-Augustin-de-Desmaures, G3A 2C6.

Cette réunion sera l'occasion de définir ensemble les orientations futures de notre association et de relever les défis qui nous attendent. Votre voix, vos idées et votre énergie sont essentielles pour enrichir nos discussions.

Nous souhaitons également mettre en lumière les talents et compétences au sein de notre association de familles. Si vous avez des suggestions de projets, des compétences particulières que vous aimeriez mettre au service de l'association, ou simplement l'envie de vous investir davantage, cet événement est l'occasion parfaite pour nous le faire savoir.

Programme

12 h 30 Accueil des participants et inscription des membres

13 h 00 Assemblée générale annuelle

14 h 00 Conférence : Artiste reconnue comme joaillière, sculpteure et coutelière, Chantal Gilbert nous entretiendra de ses œuvres d'art.

15 h 00 Un goûter sera offert aux participants

16 h 00 Fin de l'activité

Pour une meilleure organisation, nous vous remercions de confirmer votre présence avant le 20 avril 2024 à l'une des deux adresses suivantes.

info@famillesgilbert.com

Association des familles Gilbert,
122 Route Racette, C.P. 81
Saint-Augustin-de-Desmaures
G3A 1V9

Dans l'attente de vous retrouver lors de cette assemblée générale annuelle. Votre engagement fait notre force et, ensemble, bâtissons un futur vibrant pour notre association de familles.

Postes Canada
Numéro de convention 40069967 de Poste-publication
Retourner les blocs adresses à l'adresse suivante :
Association des familles Gilbert
122 Route Racette, C.P. 81
Saint-Augustin-de-Desmaures, QC, G3A 1V9